

Carine Guinard

# Plonger en soi



Carine Guinard

Plonger en soi

© Carine Guinard, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4777-8

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

C'était toujours à cet instant précis que le désarroi s'insinuait en moi.

J'étais celle qui écrasait les espoirs.

J'étais celle qui annihilait les lendemains.

Elle était déjà installée sur une chaise lorsque j'étais entrée dans la pièce. J'apercevais son dos légèrement recroquevillé. Elle contemplait ses mains. Je lui avais dit bonjour. Elle m'avait saluée à son tour. J'étais allée m'asseoir en face d'elle. J'avais posé mes dossiers sur le bureau à côté de l'ordinateur et j'avais levé les yeux vers elle. Elle était silencieuse derrière sa paire de lunettes. C'était la première fois que je la rencontrais. J'observais son visage un brin pâlot, à peine maquillé. Elle avait les cheveux châtain clair, mi-longs, assez épais. Elle devait être âgée d'une quarantaine d'années. Elle tenait son manteau bien à plat sur ses genoux. Elle avait conservé son foulard autour du cou. Elle était tendue. Je le devinais. Elle était anxieuse. Je la comprenais. La première consultation. En fait ce n'était pas que je la comprenais, mais plutôt que je croyais comprendre ce qu'elle ressentait, alors qu'en fait, ce qui habitait l'autre, ce qui l'animait ou l'effrayait, la façon dont il pouvait réagir dans une situation comme celle-ci, demeurait impénétrable, une vaste étendue d'obscurité.

Après notre rendez-vous, sa vie serait métamorphosée.

J'étais la dépouilleuse.

J'étais la passeuse de peur.

— Vous me direz la vérité ? m'avait-elle demandé.

— Oui, avais-je répondu.

J'avais la main sur son présent et sur son futur.

Seul lui resterait son passé.

— La vérité vraie ?

Elle avait eu cette expression enfantine, touchante.

— Bien sûr. On la doit à ses patients.

Combien de fois avais-je proféré cette phrase ?

Le rôle de messagère m'incombait.

À moi de lui décrire la vérité d'une courbe de Gauss, de lui expliquer les notions de moyennes et d'écart, de lui redire que la médecine était tout sauf une science exacte.

Je savais ce que l'idée de voir sa vie se résumer à une série d'infimes points statistiques avait de heurtant et de déshumanisant.

Pourtant, n'être qu'un point statistique dans le nuage infini du monde, c'était ne pas être réduit à une moyenne et préserver cette fraction d'incertitude qui rendait l'avenir et l'heure de la mort en partie imprévisibles.

S'attacher à cette perspective que seul le chemin, une fois parcouru, était en mesure de confirmer la trajectoire. Si vérité il y avait, elle n'était qu'a posteriori.

— Vous me le promettez ?

— Oui. Je partagerai avec vous ce que vous serez disposée à entendre.

— Que voulez-vous dire ?

— Je répondrai à vos questions.

Il allait de soi que ce seraient les questions qu'elle ne me poserait pas, qui viendraient en creux définir les limites de ce que je lui communiquerais et qu'en aucun cas je ne répondrais aux questions jamais nées, ou mortes avant que d'avoir franchi ses lèvres, comme à celles restées inaudibles parce que murmurées trop bas. Je voulais croire qu'il s'agissait d'une forme de vérité, quand bien même il fallait plutôt y déceler une vérité de laquelle les mensonges par omission auraient été soustraits, une vérité en quelque sorte tronquée.

— Je ne suis pas certaine de vous suivre, avait-elle continué.

— Nous avancerons ensemble.

Elle s'appelait Alice Fennoise. Elle avait 47 ans.

Passer en revue les éléments de son dossier, la lettre adressée par son gynécologue, ses clichés de mammographie, le compte-rendu histologique de sa biopsie, ses résultats biologiques, ses taux de marqueurs tumoraux.

— Que vous a dit votre gynécologue ? avais-je demandé.

— Que j'avais probablement une tumeur au sein, avait-elle prononcé doucement.

— On va voir cela. Je vais d'abord vous examiner.

Le colloque singulier s'engageait entre le médecin et son patient.

L'inconnu pour elle. Quelque chose de codifié pour moi.

On m'avait enseigné qu'il convenait d'entamer le dialogue en adoptant une attitude neutre et empathique. Se prévaloir d'un visage ouvert, mais pas trop souriant. Ne pas dépersonnaliser son malade. Ne pas le chosifier. Mais ne pas s'identifier à lui, sous peine d'un fardeau trop lourd à porter. Conserver ses distances. Éviter les maladresses parfois incontrôlables, comme de jeter un œil sur sa montre, d'attraper un feuillet, de regarder son ordinateur lorsque le patient s'adressait à vous. Tous ces gestes qui lui donnaient l'impression qu'il n'était pas écouté.

Faire de son mieux. Composer avec la logique comptable qui poussait chaque jour davantage à se livrer à plusieurs tâches de front. Gagner du temps pour répondre à l'injonction de rentabilité omniprésente. Le temps. Cette variable qui nous reliait et revêtait une signification on ne pouvait plus précieuse lorsque l'on savait que l'on allait en manquer.

Je l'avais interrogée sur ses antécédents médicaux et sur ceux de sa famille. « Y avait-il eu des cancers du sein, en particulier du côté de sa mère, de ses tantes ? » Non, elle était la première. « Combien avait-elle eu d'enfants ? Le nombre de ses grossesses, à terme ou pas ? Est-ce qu'elle avait allaité ? Était-elle ménopausée ? Prenait-elle des médicaments ? Est-ce qu'elle fumait ? » Je l'avais invitée à se déshabiller. Je l'avais placée debout devant moi, la priant de garder les bras souples le long du corps. J'avais démarré mon examen par la palpation de son sein gauche, celui qui était indemne d'après la mammographie. Rien d'anormal au toucher. J'avais continué avec son sein droit. Effectivement, mes doigts avaient pu isoler la tumeur. Elle mesurait environ 1,2 cm de diamètre. J'avais posé sa mammographie sur le négatoscope. On distinguait clairement la masse tumorale entourée de quelques calcifications. Je l'avais enjointe à remettre ses vêtements.

— Dites-moi ce que j'ai, m'avait-elle prié.

— Vous avez bien une tumeur.

— C'est un cancer ?

— Il y a de très fortes chances, d'après les résultats de votre biopsie.

— Vous parlez d'une chance.

La gaucherie d'un terme mal choisi. J'étais furieuse contre moi. Il suffisait d'un simple mot, d'un lieu commun utilisé à la va-vite, sans réfléchir à leurs éventuelles interprétations, pour entacher le futur d'une relation. C'était aussi cela, le colloque singulier : le résultat d'un télescopage entre la vie

professionnelle du médecin et la vie à jamais bouleversée de son malade. Le télescopage entre des activités accomplies dans un mouvement quasi automatique et le face à face avec la possibilité de la mort. Le télescopage entre ce qui était pour moi de l'ordre de la banalité du quotidien et ce qui était pour elle de l'ordre de la singularité d'un jour à marquer d'une pierre noire.

— Excusez-moi, avais-je rectifié.

— Ce n'est pas grave.

La délicatesse de cette femme était désarmante. Alors que son existence basculait, qu'il y aurait un avant et un après de ce jour, elle s'effaçait.

— Nous en saurons plus après votre opération, avais-je poursuivi.

— On va m'enlever le sein ?

— Non, je ne crois pas que cela sera nécessaire.

— Je ne veux pas qu'on me le retire.

— Nous ferons tout pour l'éviter.

— Et mes cheveux, ils vont tomber ?

Je savais la mutilation de la perte des cheveux. J'imaginai la sauvagerie que ce serait pour moi, la violence, l'effondrement. Devant toute nouvelle patiente, presque inconsciemment, j'avais le réflexe de détailler sa chevelure, si elle était maquillée, apprêtée, songeant au traumatisme potentiel.

— Cela dépendra.

— J'aurai de la chimiothérapie ?

— On ne pourra le déterminer qu'après l'intervention, en fonction du type de votre tumeur, de sa taille et de son degré d'extension dans les ganglions.

Je résistais toujours à parler de métastase. La stase. Les multiples formes de stases. Leurs vies condamnées à l'embouteillage dans un hôpital. Ce mot sonnait l'appel à la bestialité. Et semblable à un cheval qui refusait l'obstacle, si la question ne m'était pas posée, je n'y faisais aucune allusion.

— Votre dossier sera évalué en réunion de concertation pluridisciplinaire. Vous en connaissez le principe ? l'avais-je interrogée.

— Non, pas du tout.

— C'est une réunion à laquelle participe une équipe de spécialistes. Chaque cas y est analysé avec pour objectif de proposer le traitement le mieux adapté au

patient.

Parfois, j'avais le sentiment de recracher les mêmes phrases en boucle, d'annoncer dans une langue hermétique, comme si j'étais un robot. C'était vrai que je répétais les mêmes mots, mais pour chaque patient, comme tout était nouveau, lui rabâcher les choses l'aidait à se familiariser avec et à s'approprier sa maladie.

— Ensuite nous en discuterons ensemble. Il est important que vous adhérez à votre traitement, avais-je ajouté.

— L'opération aura lieu quand ?

— Eh bien on va la programmer d'ici un à deux mois. Cela vous convient ?

— Oui je vais m'organiser pour mon travail.

La date convenait en général. Ils n'étaient pas nombreux ceux qui prenaient le risque de s'opposer. Quel autre choix avaient-ils que celui de s'accommoder à leur statut, d'adhérer à leur traitement et d'accepter la sentence ?

J'imprimai les ordonnances au nom d'Alice Fennoise. Avait-elle d'autres points à éclaircir ? Elle m'affirma que non. Les larmes se mirent à couler sur ses joues. Elle étouffa un sanglot et s'en excusa. Je lui tendis la boîte de mouchoirs en papier qui était sur mon bureau. Un de mes confrères avait, une fois, dans un élan de cynisme, fait la remarque en réunion de service que nous pourrions demander à Kleenex de nous sponsoriser. Je lui laissai le temps de sécher son visage puis me levai pour la conduire vers la porte.

— La secrétaire médicale fixera votre premier rendez-vous avec le chirurgien.

— Je reviens vous voir quand ?

— Après votre intervention. Dès que le chirurgien aura fixé la date, vous appellerez la secrétaire et vous déciderez avec elle. Mes consultations sont le vendredi.

— Merci.

— Au revoir et bon courage madame Fennoise.

Je me détestais d'utiliser cette expression utilisée à torts et à travers. Elle était si galvaudée qu'elle perdait de sa puissance, de sa sincérité face aux circonstances où elle s'avérait justifiée. Mais que lui dire d'autre ? « Prenez soin de vous » ? N'était-ce pas un peu pareil ? Une formule toute faite, qui évoquait l'injonction, comme dans l'œuvre de Sophie Calle.

Mais ne rien dire était tout aussi indécent.



Je refermai la porte de mon bureau et me dirigeai vers le poste des infirmières pour récupérer la liste des prochains patients programmés pour la matinée. Il m'en restait six encore à voir. Je songeai aux contraintes de mon métier, à cette étrange cohabitation entre des actes qui ont pour objet l'anatomie des corps, et des paroles qui affectent au plus profond l'intimité psychique des patients. J'avais un rôle de charnière sur leurs destinées, de porte entre l'avant de leur maladie et leur état de malade. Je n'étais pas préparée à cela. On est persuadé que l'on va sauver des vies, car c'est ce qui nous anime. Et on se retrouve à penser l'impensable et à panser des âmes.

Je fis un détour par l'office et me versai une tasse de café. En regagnant mon bureau, pendant quelques secondes, j'eus un moment de perplexité, croyant m'être trompée de couloir. Il n'en était rien. J'étais bien devant mon bureau. L'étiquette me le confirmait : « Docteur Guillemette Lethauxier, Service d'Oncologie ».

Il m'avait juré qu'il arriverait à midi au plus tard. Et il était 14 heures. Pas de Didier à l'horizon. J'étais devant le portail en fer forgé rouillé de la maison de nos parents à Griodec. Les volets étaient tous clos. De la peinture écaillée en tombait sous forme de fins lambeaux.

Mon frère, celui de la famille qui n'était jamais en retard.

Il m'avait fait promettre de l'attendre avant d'entrer. Qu'avait-il en tête ? Je l'ignorais. Cela faisait bien longtemps que j'avais perdu le fil de ses pérégrinations – il m'aurait fallu une telle quantité de petits cailloux blancs pour remonter jusqu'à lui que c'était devenu impossible – cependant j'avais accepté.

Un peu avant Noël, nous nous étions mis d'accord sur une date pour venir ici. Notre père était mort deux ans auparavant et nous avions placé notre mère, qui souffrait de troubles neurologiques, en institution. Il était devenu dangereux de l'abandonner seule chez elle à cause du risque de fugues et de fuites de gaz. Cette maison était dans la famille de notre mère depuis nos arrière-grands-parents. Elle s'abîmait et comme aucun de nous deux ne pouvait la garder, à contre-cœur, nous avions décidé de la vendre. Il fallait la vider entièrement et trier tout ce que nos parents avaient accumulé en cinquante ans de mariage.

Sauter à pieds joints dans la réalité brutale. Le temps ne s'immobilisait pas. La page de leur vie se tournait. L'énergie s'essouffait. Les prochaines à se tourner seraient les nôtres, mais ces pages qui nous paraissaient si importantes n'étaient que deux pages insignifiantes au regard des milliards de milliards de pages que comptait l'univers.

Où pouvait-il bien être ? Il ne répondait pas à son téléphone. Il commençait à m'agacer avant même notre premier affrontement.

Le portail ne fermait pas à clé. Je n'allais pas demeurer plantée là. J'étais entrée dans le jardin pour chercher le jeu de clés conservé depuis une éternité dans une jarre le long de l'escalier, la troisième en partant de la gauche. Il était bien là.

À ma grande surprise, la porte d'entrée s'était ouverte avec facilité, alors que, dans mon souvenir, elle frottait et grinçait à qui mieux mieux et nous trahissait chaque fois que nous faisions le mur. J'avais soupçonné mon père de l'avoir laissée en l'état à dessein. Quelqu'un avait dû la réparer depuis. Ou le miracle du